

# FYSL17 – Approches sociocritiques de la littérature contemporaine

La question de la mésalliance dans *La Route des Flandres*

Adèle Mortier

17 février 2018

## Introduction

*La Route des Flandres* est un roman à tendance autobiographique écrit par Claude Simon et publié en 1960 aux Éditions de Minuit. Il serait possible d'étudier ce roman sous beaucoup d'angles différents : l'angle historique (comme description subjective de la débâcle de 40...), l'angle compositionnel et stylistique, l'angle psychologique (roman d'apprentissage...).

Ici, on choisit d'étudier un aspect du roman qui n'est sans doute pas le plus flagrant, mais qui s'avère relativement crucial en seconde lecture. Cet aspect ressortit à la perception de la famille chez Claude Simon, et plus particulièrement à la question de la mésalliance. La mésalliance est un problème ancien qui – même s'il tend à disparaître aujourd'hui – occupait encore au siècle dernier une place importante dans la sociologie du mariage. Ainsi selon [Bourdieu, 1986] :

“Parmi les stratégies pratiques, il y a évidemment toutes les stratégies d'alliance. En parlant tout à l'heure de la petite bourgeoisie et du prolétariat, je posais le problème alliance/mésalliance en termes politiques. En terme de familles, c'est "Se marier avec qui ?" C'est un problème de *diacrisis*, de jugement, de bonne perception (telle alliance est bien/pas bien).

Ici, on s'intéressera à la mésalliance “en général”<sup>1</sup>, et en particulier à la mésalliance “parentale”<sup>2</sup>, sur le modèle de [Mougin, 2011].

Nous verrons dans un premier temps sur quels registres d'opposition se structurent les différents cas de mésalliance dans le roman. Ensuite, nous nous pencherons sur le profil sociologique de certains acteurs de ces mésalliances, en soulignant en quoi ils diffèrent du modèle des “ascétismes” introduit dans [Mougin, 2011]. Enfin, on s'intéressera de plus près au “produit” de la mésalliance parentale : Georges.

## 1 Oppositions entre époux

*La Route des Flandres* est un roman d'unions et de romances crues : entre le peu de personnages qui vont et viennent au fil des pages, beaucoup d'intrigues se cristallisent. On peut ainsi aisément distinguer les amours officielles – l'Ancêtre Reixach et sa femme, les parents de Georges, de Reixach et Corinne – des amours dissimulées – la femme de l'Ancêtre et le valet (supposément), Corinne et Iglésia, et dans une moindre mesure Corinne et Georges. Mais on peut aussi aborder ces intrigues du point de vue de leurs pôles. On distingue alors un schéma dual “apolaire”<sup>3</sup>, et deux schémas triangulaires “polaires”, organisés autour d'un personnage féminin<sup>4</sup>. Dans chaque schéma apparaît un jeu d'opposition entre les époux ou entre les amants. Et entre les schémas, on constate d'intéressants phénomènes de résonance.

### 1.1 Premier trio : l'Ancêtre, sa femme, son valet

Georges évoque l'Ancêtre de Reixach à plusieurs reprises dans le texte, et tente, avec Blum en particulier, de reconstruire sa potentielle mésalliance avec sa femme, et la trahison de son valet. Ici,

---

1. c'est-à-dire entre les différents personnages du roman

2. c'est-à-dire la mésalliance entre les parents du protagoniste (Georges)

3. les parents de Georges

4. trio formé par l'Ancêtre Reixach, sa femme et son valet, trio formé par de Reixach, Corinne et son jockey Iglésia

on ne peut pas forcément parler de mésalliance car on ne connaît pas exactement l'origine sociale de l'épouse. Tout au moins, on a une apparence, un "mythe", voire un fantasme de mésalliance :

"tu prétends donc que cette femme serait une servante accourue derrière [...] le domestique réveillé par le coup de feu, et qui n'est peut-être que son amant, – non de la servante car ce n'en est pas une mais bien la femme, l'épouse, c'est-à-dire votre commune arrière-arrière-arrière-grand-mère" [Simon, 1982, p. 178]

Cette supputation basée sur une gravure ancienne attribuée à la femme de l'Ancêtre des attributs de servante, sans doute d'ordre physique, et ramène également à l'univers du conte<sup>5</sup>. L'opposition (encore une fois supposée) entre l'Ancêtre et son épouse repose également sur l'âge :

"le corps tiède et palpable de cette Agnès... (car ne m'as-tu pas dit qu'elle avait vingt ans de moins que lui de sorte que... », et Georges : « Mais non. Tu mélanges tout. Tu confonds avec... » et Blum : « ... son arrière-petit-fils. C'est vrai. Mais je pense qu'on peut néanmoins l'imaginer : on mariait alors les filles de treize ans avec des vieillards, et même si sur ces deux portraits ils ont l'air sensiblement du même âge c'est sans doute que le savoir-faire [...] » [Simon, 1982, p. 184]

Dans cet extrait, la source est une fois de plus d'origine picturale. L'épouse est comparée à une "Agnès", ce qui constitue sans doute une référence à *L'École des femmes* de Molière dont le scénario s'avère par ailleurs très proche du mythe de l'Ancêtre composé par Georges et Blum. Dans *L'École des femmes*, Agnès est une jeune fille au départ orpheline (donc déclassée) et tout juste sortie du convent. Le vieil Arnolphe choisit d'épouser, pensant ainsi (à tort!) qu'il ne se fera jamais cocufier. Le mythe de la mésalliance l'Ancêtre et de la trahison de son valet à donc deux sources : l'une "réelle" dans la diégèse, le triangle Reixach/Corinne/Iglésia, l'autre fictionnelle, le triangle Arnolphe/Agnès/Horace dans *L'École des femmes*.

## 1.2 Second trio : de Reixach, Corinne, Iglésia

Le triangle Reixach/Corinne/Iglésia constitue le modèle du fantasme concernant l'Ancêtre. Tout se passe comme si Georges et Blum avaient projeté l'intrigue dont ils avaient été témoins (celle entre Reixach Corinne et Iglésia) sur un couple antérieur, pour en retour expliquer, légitimer cette intrigue. Il en résulte que l'intrigue entre Reixach, Corinne et Iglésia est plus développée que l'intrigue de l'Ancêtre, qui n'en reprend que les attributs les plus triviaux (différence d'âge et relations hiérarchiques entre les acteurs en particulier).

### 1.2.1 Le couple officiel : de Reixach et Corinne

Intéressons-nous d'abord à la branche "officielle" du triangle : l'union entre de Reixach et Corinne. L'élément d'opposition le plus évident entre les deux époux est d'abord leur dénomination dans le roman. Alors que de Reixach est constamment défini par son nom de famille – en particulier, sa "particule" dont le poids est sans arrêt souligné tant et si bien que nous ne connaissons même pas son prénom –, Corinne au contraire est juste appelée "Corinne". On voit ainsi que de Reixach est davantage défini par son passé, son hérité, tandis que Corinne est définie comme entité particulière, dans la mesure où son nom, roturier, n'est par essence pas digne d'avoir une "histoire".

Ensuite, l'opposition des époux est, comme dans le cas de l'Ancêtre, marquée par une différence d'âge frappante :

"Et Iglésia raconta que la première fois qu'il l'avait vue **il l'avait prise de loin pour une enfant**, pour une fille que de Reixach aurait sortie le dimanche du collège et habillée par faiblesse paternelle comme une femme (ce qui aurait expliqué cette indéfinissable sensation de malaise [...])" [Simon, 1982, p. 131]

Ou encore :

"tableaux craquelés, puis le couple, de Reixach et sa femme, la fille de vingt ans plus jeune que lui et qu'il avait épousée quatre ans plus tôt" <sup>a</sup>[Simon, 1982, p. 55]

<sup>a</sup>. notons que dans ce dernier extrait les figure de l'Ancêtre Reixach et de son descendant sont fusionnées sans transition par un artifice d'écriture

Mais bien plus que l'âge, c'est la différence de caractère entre les deux époux qui est soulignée. Nous allons voir que de Reixach est l'incarnation dans *La Route des Flandres* de ce que [Mougin, 2011] appelle "l'ascétisme de position" :

---

5. par exemple, Cendrillon la souillon qui s'unit au prince...

“L’ethos aristocratique, à l’inverse, relève d’un monde marqué par la pérennité des essences, l’immobilisme conservateur et toutes les formes du détachement : l’écart par rapport à la nature, à l’urgence et à la nécessité, l’aisance, l’hédonisme, une certaine indifférence d’oisif ou d’esthète aux affaires du monde, bref cette « impassibilité par où se marque la hauteur »”

De Reixach en effet est glaçant par son calme, son détachement, même dans des situations sous tension comme celle de “la dispute paysanne” :

“[...] on put entendre [la voix] de de Reixach, seule, **presque un murmure, parlant lentement, calmement, son pâle visage** (la colère, ou plutôt l’agacement, ou plus simplement l’ennui, se traduisant – de même que dans sa voix, neutre, terne, trop basse – par une baisse de ton pour ainsi dire, une altération en quelque sorte négative, sa peau mate pâlisant encore – **à moins encore que la pâleur, la voix imperceptible ne fussent simplement que lassitude, quoiqu’il se tint toujours aussi raide, aussi droit**, dans ses bottes déjà étincelantes [...] qu’il avait donc dû cirer lui-même, méticuleux, impassible, avec le même soin qu’il avait apporté à se raser de près, à se brosser et à faire son nœud de cravate, comme s’il n’était pas dans un village perdu des Ardennes, comme si ce n’était pas la guerre, comme s’il n’avait pas passé, lui aussi, la nuit entière sur son cheval et sous la pluie), son pâle visage donc, même pas rosé par l’animation ou le froid, contrastant avec la figure très rouge, violacée, du petit homme noiraud qui se tenait devant lui sur le seuil de la maison [...]” [Simon, 1982, p. 57]

Cet extrait montre la maîtrise de soi dont fait preuve de Reixach dans une situation de conflit. Cette retenue se retranscrit aussi dans l’apparence physique, la tenue, la contenance : raideur, soin du costume et des accessoires, hygiène malgré des conditions plus que difficiles. Mais au-delà de la retenue, cet extrait suggère une capacité encore plus grande de détachement. Reixach, par son indifférence, et son aspect “décalé”, toujours impeccable en pleine guerre, se place résolument au dessus du vulgaire – dans un autre monde. Cette capacité de s’abstraire des événements est confirmée par cet autre extrait, qui provient du même contexte :

“« Allons ! » dit de Reixach. **Il faisait tout son possible pour ne pas élever la voix. Ou peut-être n’avait-il pas d’effort à faire**, se tenait-il simplement en dehors, toujours à cette distance (**non pas hauteur : il n’y avait en lui rien de hautain, de méprisant** : simplement distant, ou plutôt absent), disant : « Laissez donc cette arme, c’est comme ça qu’il arrive des bêtises », et l’homme : « Des bêtises ? Vous appelez ça des bêtises ? Un salaud qui profite de ce que son mari est pas là et qui maintenant »” [Simon, 1982, p. 59]

La supériorité de Reixach est une supériorité naturelle, qui n’a pas besoin de s’affirmer par le mépris de classe ou la “hauteur”. Ce détachement paraît encore plus irréel, “intempestif”<sup>6</sup> dans le passage suivant, marqué par ailleurs par l’imminence de la mort :

“les rapports des deux officiers sans doute assez distants teintés cependant d’une certaine reconnaissance et estime réciproque pour **un savoir-vivre qui leur permettait d’entretenir une conversation anodine dépourvue d’intérêt et futile particulièrement précieuse dans ce moment** – proche de leur mort – où une commune préoccupation d’élégance et de bonne tenue leur faisait une nécessité d’échanger des propos anodins dépourvus d’intérêt et futiles” [Simon, 1982, p. 286]

On voit que l’ascétisme de position qui émane du personnage de Reixach résulte d’un savant équilibre entre sérieux, gravité, et futilité. C’est d’ailleurs ce même instinct d’économie, de hiératisme, qui pousse Reixach à fermer les yeux devant la romance entre sa femme, Corinne, et son jockey, Iglésia. Reixach est semble-t-il, au-dessus de tout ceci :

“impassible (de même que, d’après ce que disait Iglésia, il avait toujours fait semblant de ne s’apercevoir de rien, **n’avait jamais laissé transparaître le moindre sentiment ni jalousie ni colère**) sur cette route”<sup>15</sup> [Simon, 1982]

Mais cela ne veut pas dire que l’adultère de sa femme ne l’affecte pas, comme le montre l’extrait suivant, qui fait directement suite à l’épisode de dispute paysanne. Cela dit Reixach – contrairement à Corinne nous le verrons – ne fait jamais état de ses sentiments.

“[...] et de Reixach arbitre ou plutôt s’efforçant de les apaiser, avec son air ennuyé patient absent impénétrable au milieu d’eux, lui pour qui la passion ou plutôt la souffrance avait la forme non d’un de ses semblables de ses égaux mais d’un **jockey à tête de polichinelle contre lequel nous ne l’avions jamais entendu seulement élever la voix et dont il se faisait suivre comme son ombre** tel ces anciens je ne sais quoi Assyriens non ?” [Simon, 1982, p. 117]

---

6. au sens de : “hors du temps présent”

Nous voyons la stratégie mise en place par de Reixach pour réprimer ses accès de haine est une stratégie paradoxale. En effet, Reixach cherche à être au contact de la source de ces accès (Iglésia) le plus souvent possible. Nous avons donc affaire à une stratégie de mortification, un genre de stoïcisme poussé à l'extrême.

Pour ce qui est de Corinne maintenant, tout semble l'opposer à son époux. Du point de vue de la complexion physique déjà, l'extrait suivant joue remarquablement sur les antithèses :

“auréolés donc (l'homme mûr, sec, droit – et même raide –, impénétrable, et la jeune femme de dix-huit ans que l'on pouvait voir, elle, **dans ses toilettes claires, impudiques, avec cette chevelure, ce corps, cette peau qui semblaient être faits des mêmes matières précieuses, presque irréelles et presque aussi intouchables que celles – soies, parfums – dont elle était couverte**, lui dans sa redingote rouge de cavalier [...])” [Simon, 1982, p. 55]

Le corps de Reixach est un corps matériel, droit et robuste. Le corps de Corinne au contraire, semble beaucoup plus vaporeux, immatériel, ondoyant. On peut sans trop de risque voir dans cette description des attitudes physiques la métonymie d'une description d'ordre psychologique : à l'impassibilité, la droiture de de Reixach répond l'imprévisibilité, l'esprit retord de Corinne. Ce lien entre apparence physique et *ethos* à d'ailleurs été mis en évidence par [Maingueneau, ], sur la base des écrits d'Aristote :

“Au-delà, l'*ethos* implique une manière de se mouvoir dans l'espace social, une discipline tacite du corps appréhendé à travers un comportement. Le destinataire l'identifie en s'appuyant sur un ensemble diffus de représentations sociales évaluées positivement ou négativement, de stéréotypes que l'énonciation contribue à conforter ou à transformer.”

La différence entre les deux époux existe donc aussi bien sûr sur le plan psychologique. Là où de Reixach contient sa colère, sa jalousie, sa haine, Corinne laisse exploser ses sentiments à chaque instant, même pour des épiphénomènes. L'exemple le plus emblématique dans le roman est celui du pari hippique, qui répond en quelque sorte à la dispute paysanne parfaitement gérée par de Reixach.

“et elle ouvrant tout à coup son sac (**un geste brusque, imprévisible**, avec cette foudroyante rapidité des mouvements d'animaux, **l'exécution non pas suivant mais, semble-t-il, précédant l'intention** ou, si l'on peut dire, la pensée, fouillant rageusement dedans, la main ressortant aussitôt, les deux hommes ayant juste le temps de percevoir l'éclat – l'éclair – diamantin d'un bracelet, le bruit sec du fermoir revenant en place), la main aux ongles polis, aux fragiles doigts de porcelaine, tenant maintenant une liasse froissée de billets en vrac, les tendant, ou plutôt les fourrant sous le nez d'Iglésia, **la voix coléreuse** disant : « Tenez. Allez jouer pour moi. Pour nous. Moitié-moitié. Allez-y vous-même. A votre idée. Je ne vous demande pas de me montrer les tickets. Vous n'avez même pas besoin de les prendre si vous estimez que ce n'est pas la peine, qu'il ne saura pas la... », et de Reixach : « Allons ! Qu'est-ce que... », et elle : « Je ne demande pas à voir les tickets, Iglésia, je... », et de Reixach (un peu pâle à présent, les muscles de sa mâchoire saillant, allant et venant sous la peau, la sueur maintenant ruisselant franchement sur ses tempes, disant, **toujours sans hausser la voix – toujours impersonnelle, calme**, mais à ce moment peut-être un peu plus sèche, brève) : « Allons. Voyons. **Cessez** », la vouvoyant tout à coup, ou s'adressant peut-être aussi à Iglésia [...])” [Simon, 1982, p. 137]

Corinne est ici comparée à un animal, ses actions précèdent ses pensées, son comportement est purement impulsif, ce qui traduit une totale absence de contrôle. En ce sens, l'attitude de Corinne traduit ses origines sociales (dont elle veut par tous les moyens se débarrasser !). L'extrait est par ailleurs remarquable en ce qu'il montre parfaitement le contraste de comportement entre les deux époux, qui sont présentés en confrontation. Alors que Corinne attaque par un geste marchand, matérialiste, (et donc par là même facile, bas) Reixach répond subtilement par un changement de ton, passant du tutoiement au vouvoiement. L'attaque frontale et vulgaire s'oppose à la distanciation, beaucoup plus calculée. Le même motif se retrouve dans l'extrait suivant :

“disant sans desserrer les dents ni détourner la tête, ni hausser la voix, exactement comme lorsqu'un peu plus tôt elle s'était disputée avec de Reixach : « **Espèce de sale larbin** ». Et lui pour ainsi dire enfoncé tout entier dans ces énormes jumelles, et **ne l'entendant sans doute même pas**, ou se rendant peut-être compte qu'elle lui parlait mais ne prenant même pas la peine d'écouter, de chercher à comprendre, disant : « Oui, elle a fait un bon canter, oui [...] »” [Simon, 1982, p. 142]

L'insulte de Corinne n'atteint absolument pas son destinataire, qui préfère l'ignorance, feinte ou non. Dans l'extrait suivant, on perçoit aussi clairement le parallèle entre Corinne et la fouguese “pouliche alezane” montée par de Reixach :

“Corinne cessant de **guigner** ce qui se passait au bout du tournant, **frappant de nouveau rageusement du pied**, disant : « Vous ne pourriez pas arrêter une seconde de regarder dans ce truc, non ? Vous m’entendez ? » [Simon, 1982, p. 157]

L’image de l’enfant et l’image de l’animal se rejoignent. Corinne est un être impatient, impulsif, qui souffre lorsque l’attention n’est pas dirigée sur elle. Dans le passage suivant le caractère enfantin de Corinne est lié à son profil moral :

“Corinne continuant un moment encore à le dévisager, toujours sans rien dire, avec ce même implacable mépris, et à la fin haussant brusquement les épaules, ses deux seins bougeants, frémissants, sous le léger tissu de la robe, toute sa jeune, dure et insolente chair exhalant **quelque chose d’impitoyable, de violent et aussi d’enfantin, c’est-à-dire cette totale absence de sens moral ou de charité** dont sont seulement capables les enfants, [...]” [Simon, 1982, p. 166]

Contrairement à son stoïque mari, Corinne ne peut réprimer ses mouvements vindicatifs. Mais la violence envers de Reixach est aussi verbale :

“Corinne répétant : « L’idiot, l’idiot, l’idiot... », jusqu’à ce que sans quitter ses jumelles Iglésia dise brutalement : « Mais taisez-vous donc, bon sang ! Est-ce que vous allez vous taire, oui ? », Corinne restant la bouche ouverte, stupide, tandis que sur leur gauche le peloton s’éloignait” [Simon, 1982, p. 167]

De cet épisode on retiendra donc le caractère tout à fait impulsif de Corinne, ses attaques relativement gratuites et immotivées, si ce n’est peut-être par :

“besoins physiques ou peut-être de l’esprit – tels que défi revanche vengeance et non seulement à l’égard de l’homme qui l’avait épousée (achetée) et prétendait la posséder mais encore d’une classe sociale d’une éducation de coutumes de principes et de contraintes qu’elle avait en haine” [Simon, 1982, p. 287]

### 1.2.2 Le couple officieux : Corinne et Iglésia

Qu’en est-il maintenant de la branche “basse” du triangle, la relation Corinne/Iglésia ? Il s’agit d’un cas limite de mésalliance puisqu’ici la mésalliance n’est pas officielle. Cette union de la carpe et du lapin fait écho à la mésalliance de l’“Agnès” de l’Ancêtre, et n’a forcément pas autant d’implications sociales qu’une mésalliance instituée. Cela dit il convient de repérer des parallèles et des oppositions entre l’alliance Corinne/Reixach et l’aventure Corinne/Iglésia.

Déjà, on constate que les rôles sont inversés entre l’homme et la femme : c’est Corinne qui possède dans la relation avec Iglésia la position sociale dominante<sup>7</sup>. Cela dit on retrouve comme dans l’union officielle la différence d’âge importante en faveur de l’homme, qui par ailleurs est aussi laid qu’elle est belle (il est à maintes reprises qualifié de “polichinelle”). En fait, Iglésia fait l’objet d’une description sociale assez pointue, très bourdieusienne :

“possibilité de contact, mais sans doute que d’être jockey c’est aussi un peu quelque chose **comme paysan malgré les apparences** qui donneraient à croire qu’il, c’est-à-dire que puisqu’il avait **vécu dans les villes** ou tout au moins au contact des villes il était permis de l’imaginer quand même un peu différent d’un paysan, c’est-à-dire **pariant jouant et même plutôt affranchi** comme le sont souvent les jockeys, et ayant passé son enfance non pas à garder les oies ou à conduire les vaches à l’abreuvoir mais à **traîner sans doute dans un ruisseau et sur le pavé des villes**, mais il faut croire que c’est moins la campagne que les bêtes la compagnie le contact des bêtes, car il était à peu près aussi **renfermé aussi taciturne aussi peu communicatif** que n’importe lequel d’entre eux et comme eux toujours occupé absorbé (comme s’il était incapable de rester sans rien faire) dans une de ces minutieuses et lentes besognes” [Simon, 1982, p. 42]

Ici le profil sociologique d’Iglésia comparé au profil du paysan, selon différents axes : lieu de vie, loisirs, caractère. Le fait même qu’il puisse y avoir comparaison suggère qu’Iglésia occupe une position sociale assez inférieure à celle de Corinne.

Mais plus encore, la différence de statut passe dans le roman par le rappel constant du rapport fortement hiérarchique liant Iglésia à de Reixach, le mari de Corinne.

“les rapports entre le capitaine et l’ancien jockey grevés en plus de cette hypothèque pratiquement impossible à lever que constitue entre deux êtres humains une **énorme différence de disponibilités monétaires, puis de grades**, aggravée par le fait que chacun d’eux usait d’un **langage différent** ceci élevant entre eux une barrière d’autant plus infranchissable que sauf en ce qui concernait le problème technique et passionnel qui les avait réunis (c’est-à-dire les chevaux)[...]” [Simon, 1982, p. 287-288]

---

7. même si cette position est due pour une large part à son union avec de Reixach et le transfert de richesse et de renommée qui en découle

La différence est donc une différence de nature économique, statutaire et même langagière. L'extrait suivant évoque davantage les modalités de la relation hiérarchique entre Iglésia et de Reixach, qui sont avant tout des modalités économiques :

“celui-ci éprouvant de façon toute naturelle et dépourvue d'arrière-pensée (ayant eu la chance de naître dans un milieu social où faute de temps et de loisirs ce sous-produit parasitaire du cerveau (la pensée) n'a pas encore eu la possibilité de faire ses ravages, le viscère enfermé par la cavité cervicale restant par conséquent apte à aider l'homme dans l'accomplissement de ses fonctions naturelles), éprouvant donc le genre de sentiments que peut nourrir un individu originaire d'une classe laborieuse envers la personne dont il dépend matériellement et – par la suite – hiérarchiquement, c'est-à-dire avant tout (quelques impulsions d'estime de sympathie ou de commisération étonnée qui aient pu naître par la suite) déferents, admiratifs (ceci pour l'argent et le pouvoir détenus) et **aussi respectueusement que totalement indifférents**, le capitaine n'ayant d'existence pour lui que dans la mesure où il le payait (pour monter et entraîner ses chevaux), et plus tard était habilité à lui donner des ordres, toute espèce de liens ou de sentiments étant de ce fait condamnés à disparaître au moment précis où pour une raison quelconque (ruine, liquidation de l'écurie de courses [...])” [Simon, 1982, p. 288]

Cet attachement aveugle d'Iglésia à de Reixach, dans le sens où il n'est motivé que par la récompense et non pas par la qualité morale du maître, revient d'ailleurs sous la forme d'une comparaison Iglésia serait à Reixach ce que le chien est à son maître :

“[...] ils ne pouvaient pas se passer l'un de l'autre, tout autant lui de de Reixach que celui-ci de lui, **cet attachement hautain du maître pour son chien et de bas en haut du chien pour son maître sans se poser la question de savoir si le maître en est digne ou non** : admettant simplement, reconnaissant ne mettant pas une seconde en discussion l'état des choses, respectueux de celui-ci comme tout le montrait comme par exemple cette manière ou plutôt manie de reprendre patiemment avec cette obstination et cette fidélité domestique ceux qui écorchaient son nom prononçant comme ça s'écrit : de Reixach, et lui : « Reichac vingt dieux t'as pas encore compris : chac l'ixe comme ch-che et le ch à la fin comme k Mince alors j'te jure qu'ilà qu'est-ce qu'il peut être cloche ça” [Simon, 1982, p. 43]

Or, cette différence de classe entre de Reixach et Iglésia implique la à peu de choses près et par transfert du statut la même différence entre la femme de de Reixach (Corinne) et Iglésia. De là sans doute cette réification de Corinne dans l'extrait suivant, qui témoigne de la distance infranchissable qui sépare Iglésia de la femme de son maître :

“comme d'une espèce de créature étrangère, et étrangère non pas tant à lui-même, Iglésia (c'est-à-dire – **quoiqu'il l'eût renversée, culbutée, tenue sous lui – au-dessus de lui par la condition, l'argent, la position sociale**) qu'à l'espèce humaine tout entière (y compris les autres femmes), employant donc pour parler d'elle à peu près les mêmes mots, les mêmes intonations que s'il s'était agi d'un de ces objets parmi lesquels il rangeait sans doute les vedettes de cinéma (privées de toute réalité, sauf féérique), les chevaux, ou encore ces choses (montagnes, bateaux, avions) auxquelles l'homme qui perçoit par leur intermédiaire les manifestations des forces naturelles contre lesquelles il lutte, attribue des réactions (colère, méchanceté, trahison) humaines : êtres (les chevaux, les déesses sur celluloïd, les autos) d'une nature hybride, ambiguë, pas tout à fait humains, pas tout à fait objets, inspirant à la fois le respect et l'irrespect par la rencontre, la réunion en eux d'éléments composants (réels ou supposés) disparates – humains et inhumains –, ce pourquoi [...]” [Simon, 1982, p. 132]

Remarquons au passage ce genre de chiasme entre la supériorité sociale de Corinne dans la hiérarchie de la maison de Reixach, et son infériorité dans les relations érotiques entretenues avec le jockey. La mésalliance officieuse entre Corinne et Iglésia tient pour une part à un fantasme de subversion des rôles sociaux par l'acte érotique et à la transgression d'un tabou.

### 1.3 Le schéma dual des parents

Les parents de Georges constituent un troisième exemple de mésalliance un peu à part. Ce couple de distingue des deux autres sur plusieurs aspects. Déjà, c'est le seul couple à engendrer une descendance, (mais nous y reviendrons en 3). Ensuite, c'est le seul cas de mésalliance officielle où la femme occupe la position sociale dominante. Enfin, c'est le seul couple à présenter un cas archétypal d'ascétisme de trajectoire (en la personne du père de Georges).

### 1.3.1 Différences et similitudes entretenues avec les autres couples

Le couple formé par les parents de Georges se distingue tout d'abord des autres couples de *La Route des Flandres* par une absence de mise en évidence des contrastes d'âge entre les époux, sans doute due à l'échange des statuts sociaux entre l'époux et l'épouse. Ainsi, jamais il n'est précisé que Sabine est plus jeune que le père de Georges ou l'inverse. Nous pensons que cela peut s'expliquer par le fait que les femmes en position dominante ont en général moins tendance à s'unir avec des hommes jeunes de condition plus basse, la jeunesse d'un homme ayant de toute évidence moins d'"attrait" pour une femme que la jeunesse d'une femme pour un homme. Il a par ailleurs été démontré que ces situations d'"hypogamie" où la femme se marie "vers le bas", sont plus problématiques au sein du couple et plus stigmatisées. Ce fait est évoqué dans [Kellerhals *et al.*, 1985] à une époque certes plus proche de nous que *La Route des Flandres* :

"Ici, deux formes d'hétérogamie doivent être distinguées : l'hypergamie (l'épouse s'est unie à quelqu'un ayant un statut supérieur au sien) et l'hypogamie (elle a épousé quelqu'un d'un statut inférieur). Or l'hypergamie n'est en rien associée au divorce : les couples hypergames divorcent au contraire un peu moins que les homogames. Par contre l'hypogamie est très fortement reliée à la divortialité : 36 % de divorces, contre une moyenne d'ensemble de 20 % dans les autres situations. Or on sait que si l'hypergamie est acceptée socialement (c'est chose courante que la femme épouse « vers le haut », cf. Girard, 1964 ; Roussel, 1975 ; Kellerhals *et al.*, 1982), la réciproque est plutôt mal vue. Cela nous amènerait à une interprétation culturelle de la relation entre hétérogamie et divorce : ce n'est pas tant la différence en soi qui importe, mais la manière dont le couple hétérogame est reçu (ou stigmatisé) socialement."

Et cela est aussi repris par [Mougin, 2011], au sujet des parents de Claude Simon (dont les parents de Georges sont bien sûr inspirés) :

"À cela s'ajoute encore que, dans le cas des parents de Simon, c'est la femme de haute condition qui épouse un roturier, cas de figure peut-être encore plus transgressif"

En outre, on note comme dans le couple Reixach/Corinne des différences dans la dénomination des époux. Comme Corinne, la mère de Georges est régulièrement appelée par son prénom ("Sabine"), tandis que le père de Georges n'est tout simplement jamais nommé. On constate donc comme dans le couple Corinne/Reixach un rendu de la hiérarchie sociale au sein du couple par des différences dans la manière d'évoquer les personnages. Notons cependant qu'il y a comme un décalage dans le traitement du nom entre les deux couples : l'élément dominant du couple formé par les parents de Georges (Sabine) est traité comme l'élément dominé du couple formé par Corinne et de Reixach (Corinne). Il se peut aussi que le genre (féminin en l'occurrence) participe de ces différences de traitement (en effet – et on le constate encore aujourd'hui en politique – on a plus souvent tendance à appeler les femmes par leur prénom que les hommes, à statut social égal cf. [Bonnaïfous, 2003]).

### 1.3.2 La figure du père : un ascétisme de trajectoire

Le couple des parents se distingue aussi et surtout de autres couples par le père, seul pur représentant de l'ascétisme de trajectoire dans le roman. Rappelons brièvement la définition de l'ascétisme de trajectoire donnée par [Mougin, 2011] :

"Il implique la différence comme unique rapport au temps, c'est-à-dire le consentement à sacrifier le présent en vue d'une rémunération escomptée dans l'avenir, et la différence comme unique rapport à soi, à savoir le dépassement et la transformation, le reniement plutôt que l'accomplissement."

Nous allons voir que le reniement et le sacrifice se retrouvent dans le caractère du père, et dans les valeurs qu'il cherche à insuffler à son fils Georges.

Le père de Georges est tout d'abord évoqué comme un fils de paysans analphabètes :

"ces mots que son père à lui qui n'était qu'un paysan n'a jamais pu réussir à déchiffrer, leur prêtant " 34-35 [Simon, 1982, p. ]

Le père aurait réussi à s'extraire d'un milieu qui, selon [Mougin, 2011]<sup>8</sup>, était par ailleurs très endogame :

"En bas de l'échelle, du côté populaire et paysan (le monde natal du père en l'occurrence), l'homogamie résulte de l'étroitesse du marché matrimonial. On se déplace peu, donc on épouse ses semblables les plus proches, jusqu'à la consanguinité : l'homogamie va de pair avec l'endogamie géographique."

---

8. par rapport à *L'Acacia*

Comment le père est-il parvenu de l'autre côté de l'échelle sociale ? Il s'est avéré être un travailleur acharné, non pas un travailleur manuel comme son père (le grand-père de Georges), mais un intellectuel. Il semble d'ailleurs porter les stigmates physiques de cet acharnement, la myopie notamment :

“[...] ébréchés et déchiquetés comme une noire auréole reflétée deux fois par les lunettes, parcourant lentement la **surface courbe et brillante des verres** devant le visage obscur et triste de son père” [...]

“regard perdu dans le vide derrière les lunettes inutiles où Georges pouvait voir se refléter deux fois la minuscule silhouette découpée sur le couchant traversant (ou plutôt glissant lentement sur) **la surface bombée des verres en passant par les phases successives de déformations dues à la courbure des lentilles** – d'abord étirée en hauteur, puis s'aplatissant, puis s'allongeant de nouveau, filiforme, tandis qu'elle pivotait lentement et disparaissait [...]” [Simon, 1982, p. 32]

Contrairement à Sabine ou de Reixach qui baignaient dans une culture familiale propice, le père de Georges a appris en autodidacte, par le biais des livres, . C'est un “savant par procuration”, et en quelque sorte un imposteur, comme quelqu'un qui aurait malencontreusement accédé à quelque chose (le savoir) hors de sa portée, hors de sa condition originelle :

“« Mais il a de la peine et il cherche à le cacher à se donner lui aussi du courage C'est pour ça qu'il parle tant Parce que tout ce qu'il a à sa disposition c'est seulement cela cette **pesante obstinée et superstitieuse crédulité – ou plutôt croyance – en l'absolue prééminence du savoir appris par procuration**, de ce qui est écrit, de ces mots que son père à lui qui n'était qu'un paysan n'a jamais pu réussir à déchiffrer, leur prêtant, les chargeant donc d'une sorte de pouvoir mystérieux, magique... »” [Simon, 1982, p. 34-35]

On retrouve donc ici le caractère obstiné, opiniâtre, cette force morale propre aux représentants de l'ascétisme de trajectoire.

### 1.3.3 Les parents : différences de langages, différences de caractère

Le père de Georges est aussi renfermé, laconique, que sa mère est volubile, envahissante. Ce contraste se construit en particulier au travers de la manière dont les deux époux font usage du langage, et perçoivent le langage. D'un côté, le père, universitaire, glorifie le discours écrit véhiculé par les livres. Dans le roman, son attachement aux bibliothèques, lieux d'étude et de concentration du savoir, est souvent mentionné :

“« ... laissé à ta mère le soin de te donner de nos nouvelles qui sont bonnes comme tu le vois... dans la mesure où quelque chose peut être bon aujourd'hui te sachant pensant sans cesse à toi là-bas et à ce monde où l'homme s'acharne à se détruire lui-même non seulement dans la chair de ses enfants mais encore **dans ce qu'il a pu faire, laisser, léguer de meilleur** : l'Histoire dira plus tard ce que l'humanité a perdu l'autre jour en quelques minutes, l'héritage de plusieurs siècles, dans le bombardement de ce qui était **la plus précieuse bibliothèque du monde**, tout cela est d'une infinie tristesse, ton vieux père »” [Simon, 1982, p. 209-211]

D'un autre côté, la mère est marquée par le langage oral, le “bavardage”, les racontars. A l'inverse d'un langage rationnel, économique, on trouve chez Sabine un langage passionnel, expansif. Ce langage, s'il ne sied pas à la condition sociale de Sabine (nous y reviendrons en 2.1.2), est bien aux antipodes de celui de son mari :

“[...] cet **insipide et obsédant bavardage** qui, pour Georges, avait fini par être non pas quelque chose d'inséparable de sa mère quoique cependant distinct [...], mais pour ainsi dire sa mère elle-même, [...] ce **caquetage volubile et encyclopédique** à travers lequel, [...] les de Reixach – c'est-à-dire non seulement Corinne et son mari, mais la lignée, la race, la caste, la dynastie des de Reixach – lui étaient apparus, [...] nimbés d'une sorte de prestige surnaturel, [...] de là, sans doute, l'obstination, la constance ulcérée et plaintive qu'elle mettait à rappeler sans cesse [...] à rappeler sans cesse les indiscutables liens de parenté qui l'unissaient à eux, liens d'ailleurs reconnus, [...]” [Simon, 1982, p. 46-50]

Sabine ne cesse de parler mais brasse pour ainsi dire du vent. Le père de Georges au contraire, tient des discours de nature philosophique, parfois jusqu'à un trop grand niveau d'abstraction :

“Et son père parlant toujours, comme pour lui-même, parlant de ce comment s'appelait-il philosophe qui a dit que **l'homme ne connaissait que deux moyens de s'approprier ce qui appartient aux autres, la guerre et le commerce**, et qu'il choisissait en général tout d'abord le premier parce qu'il lui paraissait le plus facile et le plus rapide [...]” [Simon, 1982, p. 33]



Ou encore :

“te sachant pensant sans cesse à toi là-bas et à **ce monde où l’homme s’acharne à se détruire lui-même** non seulement dans la chair de ses enfants mais encore dans ce qu’il a pu faire, laisser, léguer de meilleur : l’Histoire dira plus tard ce que l’humanité a perdu l’autre jour en quelques minutes, l’héritage de plusieurs siècles, dans le bombardement de ce qui était la plus précieuse bibliothèque du monde [...]” [Simon, 1982, p. 209-211]

Ainsi, on peut dire que les deux époux se situent en quelque sorte aux deux extrémités du langage : futilité presque vulgaire pour la mère, intellectualisation parfois trop détachée de la réalité pour le père. Cette asymétrie du langage, symptomatique d’une asymétrie des psychologies propres aux deux époux – expansivité contre concentration, futilité contre sérieux –, est remarquablement rendue dans l’extrait suivant, au travers notamment des graphies respectives du père et de la mère :

“Il a même trouvé l’autre jour le moyen de se réserver (et je t’assure que si tu connaissais ma mère tu te rendrais compte de l’exploit, de la volonté, et par conséquent du degré d’émotion, de désarroi, que cela représente) cinq lignes sur les **insipides lamentations qu’elle répand** tout au long de ces lettres aux lignes heureusement limitées que nous sommes autorisés à recevoir, pour ajouter au concert ses propres lamentations en me faisant part de son désespoir à la nouvelle du bombardement de Leipzig et de sa paraît-il irremplaçable bibliothèque... » (s’interrompant, se taisant, pouvant voir sans avoir besoin de la sortir de son portefeuille la lettre – la seule qu’il ait gardée de toutes celles écrites par Sabine et au bas desquelles son père se contentait habituellement de tracer au-dessous du fatidique « Nous t’embrassons bien fort » les **minuscules pattes de mouches dans lesquelles Georges était le seul à savoir qu’il fallait lire « Papa »** –, revoyant donc (encore plus pattes de mouches, encore plus serrée, compressée par le manque de place et le **désir d’en dire le plus possible dans le moins d’espace possible**) la **fine et délicate écriture d’universitaire**, le maladroit style télégraphique[...])” [Simon, 1982, p. 209-211]

## 2 Nuances au sein des classes

Dans la section précédente, nous avons vu que les couples (formels, informels) présentés dans *La Route de Flandres* sont construits sur des antagonismes physiques, générationnels, culturels, et bien plus généralement sociaux. Cela dit, les portraits brossés des différents personnages sont à nuancer. En effet, il s’avère que certains protagonistes de *La Route des Flandres* sont dans une certaine mesure (*i.e.* de façon plus ou moins épisodique dans le roman) des “traîtres à leur classe”.

### 2.1 Les “aristocrates” : de Reixach et Sabine

Les deux “aristocrates” par excellence de *La Route des Flandres*, Sabine (la mère de Georges) et de Reixach (son cousin), développent au cours du roman un certain nombre de comportements “déviant” voire frondeurs par rapport à leur classe sociale d’origine.

#### 2.1.1 de Reixach : entre déviance subie et déviance voulue

De Reixach “s’avilit” à différentes occasions dans le roman, sans pour autant changer fondamentalement son caractère global. Cet “avilissement” a deux sources à la fois différentes et semblables : Corinne et Corinne. Corinne déjà, parce que la jeune femme fait pression sur de Reixach pour que celui-ci abandonne certaines fonctions directement liées à son rang :

“[...] d’après ce qu’on racontait elle (c’est-à-dire la femme c’est-à-dire l’enfant qu’il avait épousée **ou plutôt qui l’avait épousé**) s’était chargée en seulement quatre ans de mariage de **lui faire oublier ou en tout cas mettre au rancart un certain nombre de ces traditionnelles traditions, que cela lui plût ou non**, mais même en admettant qu’il eût renoncé à un certain nombre d’entre elles (et peut être non pas tant par amour que par force ou si l’on préfère par la force de l’amour ou si l’on préfère forcé par l’amour) il y a des choses que le pire des abandons des renoncements ne peut faire oublier même si on le voulait et ce sont en général les plus absurdes les plus vides de sens [...]” [Simon, 1982, p. 11-12]

Cet extrait met en valeur, par un jeu sur l’actif et le passif, les rapports de force qui se développent entre les deux époux. Corinne y est présentée comme une femme relativement autoritaire et castratrice, qui tend à imposer son propre *habitus* à son conjoint en le “mettant au pas”. L’extrait ne détaille cependant pas en quoi consistent exactement les “traditionnelles traditions” de de Reixach. Celles-ci sont peut-être partiellement contenues dans l’extrait suivant :

“lui dans sa redingote rouge de cavalier (elle lui avait fait donner sa démission de l’armée), [...] cette grosse automobile noire à peu près aussi grosse et aussi impressionnante qu’un corbillard (que, de même qu’elle l’avait forcé à quitter l’armée elle l’avait forcé à acheter à la place de l’anonyme voiture de série dont il se servait jusqu’alors)” [Simon, 1982, p. 55]

Ainsi Corinne a semble-t-il poussé de Reixach à quitter ses fonctions officielles dans l’armée, qui participaient d’un certain prestige aristocratique. Plus trivialement, elle l’a aussi conduit à troquer la sobriété d’une “voiture de série” (sobriété des objets d’usage commun typique de l’ascétisme de position) pour l’ostentation (typique des “faux aristocrates”, autrement dit, des “nouveaux riches”, qui à défaut de patrimoine culturel parient sur le patrimoine économique). Ainsi, de Reixach abandonne sciemment, mais aussi un peu malgré lui, certains *habitus* de l’aristocratie sous la contrainte de sa femme.

Corinne ensuite, parce que la jeune femme éveille chez de Reixach un genre de fantasme du déclassement, très lié à la relation que la jeune femme entretient avec le jockey Iglésia. Un indice de ce fantasme est peut être donné par l’extrait suivant :

“[de Reixach] nourrissant peut-être un certain ressentiment ou une certaine jalousie pour l’aptitude dont faisait preuve l’ancien jockey à monter chevaux et autres créatures et celui-ci” [Simon, 1982, p. 288]

En effet, de Reixach choisit lors de l’épisode de la course hippique de se substituer au jockey pour monter la poulie azeane, dont on a vu qu’elle entretenait des liens d’analogie avec Corinne. A la manière d’une pièce de Marivaux, le maître et le serviteur échangent de place (et on a vu à quel point la relation était hiérarchique !). A cela s’ajoute bien sûr le caractère éminemment érotique de la course hippique, où le maître cocu, par dépit ou par jalousie, chevauche la monture du jockey qui lui a volé sa femme. Le phénomène de transfert social s’accompagne donc et est causé par un transfert érotique. En conclusion de Reixach se décline tantôt à cause de Corinne tantôt pour Corinne. Ceci avec plus ou moins de succès.

### 2.1.2 Sabine : dans la caste et hors de la caste

Le personnage de Sabine est sans doute plus ambigu même que celui de de Reixach, à cause notamment de la description très parcellaire qu’elle suscite. Sabine en effet semble à la fois extrêmement attachée à la caste dont elle fait partie, et à la fois très frustrée de ne pas en faire tout à fait partie – ce qui la pousse à certaines médisances d’aspect “frondeur”.

Notons tout d’abord l’apparence physique de Sabine, qui est mentionnée une fois seulement dans le roman :

“[...] comme si les éléments qui la composaient (la flamboyante chevelure orange, les doigts endiamantés, les robes trop voyantes qu’elle s’obstinait à porter non malgré son âge, mais, semblait-il, en raison directement proportionnelle à celui-ci, le nombre, l’éclat, la violence des couleurs augmentant en même temps que le nombre des années) n’avaient constitué que l’éclatant et tapageur support de ce caquetage volubile et encyclopédique [...]” [Simon, 1982, p. 49]

Cette apparence physique – aspect du visage, style vestimentaire et accessoires – ne coïncide absolument pas avec les canons aristocratiques, qui privilégient en général la sobriété : une chevelure naturelle et bien soignée, des vêtements de coupe classique mais tout de même sophistiqués, des bijoux discrets mais de prix, et globalement des couleurs passe-partout (beige, noir, marron...). Et cette apparence physique semble aller de pair avec le caractère globalement extraverti du personnage, dont le “bavardage” n’est pas un bavardage aristocratique comme celui de de Reixach (discret, à la fois mesuré et futile). Sabine semble donc complètement décalée par rapport au groupe social dont elle fait partie, ce qui rend sa “mésalliance” avec le père de Georges plus ambiguë.

Ensuite, contrairement à de Reixach, Sabine n’est pas qualifiée comme une “de Reixach”, elle est toujours appelée par son prénom, ce qui la rapproche de Corinne. Cela peut éventuellement s’expliquer par le fait que Sabine est une représentante de la branche “basse” de la dynastie Reixach :

“chose qu’aucune puissance ne peut donner, remplacer : l’ancienneté, le temps) mais encore qu’elle éprouvait à leur sujet le suppliciant, l’intolérable sentiment d’une frustration personnelle du fait qu’elle était elle-même (mais hélas, par sa mère) une de Reixach [...]” [Simon, 1982, p. 46-50]

Sabine est une “de Reixach” par sa mère, et n’a donc pas hérité du nom, de la particule. De son père (grand-père maternel de Georges), on ne sait rien, mais on peut supposer qu’il s’agit d’un roturier<sup>9</sup>. Or, comme le signale [Mougin, 2011]<sup>10</sup> :

“Du côté de l’aristocratie (le monde natal maternel), [...] l’homogamie étant la condition *sine qua non* de la transmission des positions sociales et des patrimoines des familles [...]”

Sabine est donc dans une position marginale (dans le passage qui suit, elle semble même ostracisée) vis-à-vis de la “caste” Reixach.

“[...] et Sabine avait dit qu’on lui avait dit qu’elle s’était conduite d’une façon telle qu’on – c’est-à-dire sans doute ceux et celles qui appartenaient ou que Sabine jugeait dignes d’appartenir à ce milieu ou cette caste dans laquelle elle se rangeait elle-même – ne la recevait plus)[...]” [Simon, 1982, p. 219-221]

C’est sans doute ce rejet par ses pairs qui pousse Sabine à adopter une position équivoque vis-à-vis de l’aristocratie, la fustigeant par dépit, la glorifiant quand cela peut rejaillir sur elle :

“même impulsion ambiguë qui lui faisait aussi souligner la déchéance du négociant, c’est-à-dire **animée de sentiments contradictoires**, ne sachant sans doute au juste elle-même si, en rapportant ces histoires scandaleuses, ou ridicules, ou infamantes, ou cornéliennes, elle désirait **déprécier cette noblesse**, ce titre, dont elle n’avait pas hérité, **ou au contraire leur donner plus d’éclat encore**, de façon à mieux s’enorgueillir d’une parenté et du prestige qui en rejaillissait)” [Simon, 1982, p. 54]

[...] de là, sans doute, l’obstination, la constance ulcérée et plaintive qu’elle mettait à **rappeler sans cesse [...] les indiscutables liens de parenté** qui l’unissaient à eux, liens d’ailleurs reconnus, [...] elle était sans doute aussi **la seule à savoir par cœur l’interminable liste des alliances et des mésalliances passées**, racontant en détail comment tel lointain ancêtre de de Reixach avait été déchu de ses droits de noblesse pour avoir dérogé aux lois de sa caste en se livrant au commerce, et comment tel autre dont elle montrait le portrait...” [Simon, 1982, p. 46-50]

Remarquons cette réaction quasi-pathologique de Sabine qui la pousse à se spécialiser dans l’histoire des alliances et mésalliances, dans la recherche des vrais “traîtres” (les commerçants)

“et Blum : « [...] Mais en réalité que sais-tu ? Quoi d’autre que le caquetage d’une femme peut-être plus soucieuse de protéger la réputation d’une de ses semblables que de fourbir – c’est un travail en général réservé aux domestiques comme Iglésia – un blason et un nom quelque peu ternis et que... »” [Simon, 1982, p. 177]

Ce comportement rejoint un faisceau d’idées et d’idéologies très anciennes, liées à la “recherche de noblesse” [Brunelle, 1995] :

“Elites throughout French society, from crown and nobles to village leaders, supported the formulation in the sixteenth and seventeenth centuries of laws governing derogation and the incessant ”recherches de noblesse.”

... mais aussi à la thèse selon laquelle le commerce serait une activité avilissante et indigne d’un noble :

“A usurper, one who is not and never has been noble, cannot forfeit his nobility through improper, ignoble behavior. Thus nobles denounced for derogation were not being accused of usurpation, and vice-versa. Derogation was, however, a handy charge to level at targeted nobles if the allegation of usurpation could not be substantiated [...] They [noble women] also developed a discourse to explain their ”lapse” in marrying commoners which differed significantly from that used by male nobles attempting to excuse their derogation.”

De ces présupposés anciens, consolidés par des lois, provient peut-être la phobie de Sabine pour le déclassement, et sa réaction partagée envers les nobles de sa famille.

## 2.2 Les “roturiers” : un point sur Corinne

Dans la mésalliance Corinne/Reixach, le personnage de Corinne ne constitue pas le pendant parfait de son conjoint. En effet, nous allons voir que Corinne est loin de représenter un ascétisme de trajectoire, alors que son mari incarne à bien des égards l’ascétisme de position. Corinne constitue en fait un modèle alternatif du roturier, plus proche (sur l’axe économique) de l’aristocrate que le modèle de base, mais toujours aussi éloigné sur l’axe culturel. Il s’agit du modèle du “nouveau riche”, qui a accédé à la richesse matérielle sans pouvoir en adopter les valeurs sous-jacentes. Comme l’évoque [Laurichesse, 2011], ce modèle est par ailleurs abhorré par Claude Simon lui-même :

9. ce qui fait de Georges un hybride d’hybride (mais nous y reviendrons)

10. par rapport à *L’Acacia*

“Il n’en est pas de même de la nouvelle bourgeoisie, qui concentre tout ce que Claude Simon déteste : l’obsession de l’argent et le mauvais goût.”

Comme nous l’avons observé, le personnage de Corinne est marqué par la superficialité, la volatilité. Comme Sabine, Corinne verse aussi très régulièrement dans l’ostentation. Par exemple, lorsqu’elle convainc son mari d’acheter une imposante voiture noire aux allures de corbillard à la place de leur modeste voiture de série...

“[...] ou passant, inaccessibles, dans cette grosse automobile noire à peu près aussi grosse et aussi impressionnante qu’un corbillard (que, de même qu’elle l’avait forcé à quitter l’armée elle l’avait forcé à acheter à la place de l’anonyme voiture de série dont il se servait jusqu’alors)[...]” [Simon, 1982, p. 55]

Le corbillard étant lui-même remplacé par une voiture de course...

“[...] ou encore elle toute seule au volant de la voiture de course qu’il lui avait offerte (mais cela ne dura pas, l’ennuya sans doute bien vite), et vraiment aussi inaccessibles, aussi irréels l’un et l’autre [...]” [Simon, 1982, p. 55]

... puis par un cheval de course, qui semble-t-il n’est aux yeux de Corinne pas bien éloigné d’une voiture, en tant qu’il constitue uniquement pour elle une marque du statut social :

“et tout cela parce qu’une femme ou plutôt une enfant avait **un beau matin décidé de posséder elle aussi une écurie de course**, l’idée lui en étant sans doute venue à la lecture d’une de ces revues, un de ces magazines où les femmes en papier glacé ont l’air d’espèces d’oiseaux, [...] **ayant lu donc quelque part que les gens vraiment chic** se devaient de posséder une écurie de courses, car, de toute évidence, **elle n’avait auparavant jamais vu un cheval de sa vie**, Iglésia racontant qu’à un moment elle s’était en plus mis en tête d’apprendre à monter elle aussi : de Reixach lui avait acheté un demi-sang tout exprès, et Iglésia les vit venir cinq ou six matins de suite, elle dans une (ou plutôt plusieurs – chaque fois une différente) de ces tenues qui, dit-il, devait sans doute valoir à elle seule autant que la bête sur laquelle elle essayait de se tenir, et lui qui aurait pu être son père s’efforçant avec ce même air impénétrable, patient et neutre de lui expliquer qu’un **cheval n’était pas exactement une décapotable sport ou un domestique** et ne se conduisait (ni n’obéissait) pas tout à fait de la même façon ; mais cela ne dura pas [...] pas plus d’ailleurs que n’avait duré l’engouement pour la voiture italienne, et le demi-sang resta dès lors à l’écurie, [...] et si elle réapparut par la suite dans ces culottes de cheval et ces bottes qui valaient aussi cher que le cheval sur lequel elles étaient censées lui permettre de monter, ce fut sans doute **pour le seul plaisir de s’exhiber dedans**, le demi-sang tout sellé attendant une ou deux heures [...] avant qu’elle arrivât, traînant un moment dans les écuries et repartant (le plus souvent non pas dans la voiture sport qui ne l’amusait déjà plus beaucoup, [...]) après avoir distribué deux ou trois morceaux de sucre et exigé de voir galoper, avec en main ce chronomètre en or massif dont elle ne savait heureusement pas trop bien se servir” 129-131 [Simon, 1982, p. 129-131]

Plusieurs éléments de cet extrait trahissent Corinne. Déjà, la source du caprice est une source écrite et grand public. Or, les véritables aristocrates n’ont pas besoin de “mode d’emploi” pour savoir ce qui sied ou non à leur statut.

Ensuite, on constate l’ignorance totale de Corinne en ce qui concerne le cheval, cheval qu’elle traite comme un moyen de promotion sociale et non pas comme une fin en soi (plaisir de monter...).

Enfin, on note la très rapide lassitude de Corinne vis-à-vis de l’équitation ; la jeune femme ne finit par garder que le décorum lié à cette activité, et transforme les séances en parade, voire en défilé de mode, alternant les tenues et “jouant” à épuiser les chevaux pour le simple plaisir d’activer un chronomètre kitsch. En bref, on observe une concentration sur les aspects économique et budgétaires de l’activité d’équitation (équipement...) pour délaisser les aspects plus culturels (plaisir de monter...). Ce qui résume bien l’état d’esprit “snob” de Corinne. La situation de Corinne est par ailleurs assez bien décrite par Jean d’Ormesson dans [d’Ormesson, 1963, p. 448-449], en comparaison avec les arrivistes :

“La clé de l’affaire, c’est que paraître y est entièrement assimilé à être. Ou, si on veut encore, le snobisme n’est qu’un arrivisme imaginaire, ce qui, sur le plan de l’histoire, traduit le fait que le snobisme s’attaque fréquemment à des valeurs sociales auxquelles était attachée une signification concrète perdue dans le déroulement du temps. En ce sens, un snob n’est qu’un arriviste décalé qui perd, en passant des prestiges avec un *s* au prestige sans *s*, les bénéfices matériels des apparences auxquelles il s’attache et qui ne sont plus que l’ombre d’elles-mêmes.”

Corinne n’entretient pas avec l’argent une relation saine. La dépense s’articule bien souvent au caprice, à la lubie. Or, les “vrais riches” n’ont en général pas besoin de faire montre de leur richesse, celle-ci leur étant en quelque sorte constitutive... Corinne n’a donc pas réussi par son mariage à accéder

à une classe sociale supérieure et à un ascétisme de position : elle en a acquis la composante économique, mais pas la composante culturelle.

Corinne apparaît donc comme ce que l'on appelle communément une "croqueuse de diamants" dont le rapport toxique à l'argent trahit paradoxalement les origines "prolétaires". Corinne affiche un simulacre de noblesse, comme le montre ce passage qui met l'accent sur l'aspect "travesti" de la jeune femme :

"Et Iglésia raconta que la première fois qu'il l'avait vue il l'avait prise de loin pour une enfant, pour une fille que de Reixach aurait sortie le dimanche du collège et habillée par faiblesse paternelle comme une femme (ce qui aurait expliqué cette indéfinissable sensation de malaise qu'on éprouvait d'abord, expliqua-t-il à sa façon, comme à la vue de quelque chose de vaguement, d'indéfinissablement monstrueux, gênant, comme ces gosses travestis, affublés de vêtements copiés sur ceux des grandes personnes, semblables à de sacrilèges et troublantes parodies d'adultes, attentatoires en même temps à l'enfance et à la condition d'humain)" [Simon, 1982, p. 132]

D'un autre côté, le caractère capricieux de Corinne empêche bel et bien de la classer dans la catégorie de l'ascétisme de trajectoire, qui suppose une certaine concentration des moyens et des ressources, un certain principe d'économie dans les actions. Corinne est donc bel et bien dans un entre-deux grotesque.

### 3 La mésalliance et ses produits

Dans *La Route des Flandres*, Georges est le seul personnage à descendre explicitement d'une union asymétrique, entre une aristocrate (sa mère) et un universitaire (son père). Comment Georges gère-t-il et résout-il ce double héritage ? Quelles pressions pèsent-sur lui ? Quelles relations entretient-ils avec les différentes branches de sa famille ?

#### 3.1 Le fardeau de la noblesse

Dans *La route des Flandres*, le milieu de la noblesse est présenté à Georges par l'intermédiaire de Sabine. Ce milieu lui apparaît à la fois comme inaccessible, malsain, oppressant, voire monstrueux.

##### 3.1.1 L'importance du nom

Dans les extraits qui suivent, les ancêtres nobles sont présentés comme des fantômes, insaisissables du fait d'une barrière à la fois insignifiante et terriblement efficace : le nom. Le nom est en effet la manifestation légale et indiscutable de l'appartenance à la noblesse.

"[...] ce caquetage volubile et encyclopédique à travers lequel, [...] les de Reixach – c'est-à-dire non seulement Corinne et son mari, mais **la lignée, la race, la caste, la dynastie des de Reixach** – lui étaient apparus, [...] nimbés d'une sorte de prestige surnaturel, **d'inaccessibilité d'autant plus intangible qu'elle ne tenait pas seulement à la possession de quelque chose (comme la simple richesse) qui se puisse acquérir** et que, par conséquent, l'espoir ou la possibilité (même théoriques) de posséder soi-même un jour dépouille en grande partie de son prestige, mais bien plus (c'est-à-dire en plus de, ou plutôt avant la fortune, rehaussant d'une manière inégalable cette fortune) à cette particule, ce titre, ce sang, qui représentaient apparemment pour Sabine [...] une valeur d'autant plus prestigieuse que non seulement ils ne pouvaient être acquis (puisque essentiellement constitués par quelque chose qu'aucune puissance ne peut donner, remplacer : l'ancienneté, le temps) mais encore [...]" [Simon, 1982, p. 46-50]

Ou encore :

"sans même que Georges ait eu besoin de les rencontrer, les de Reixach, la famille de Reixach, puis de Reixach lui-même, tout seul, avec, se pressant derrière lui, cette cohorte d'ancêtres, de fantômes entourés de légendes, de racontars d'alcôves, de coups de pistolets, d'actes notariés et de cliquetis d'épées, qui (les fantômes) se confondaient [...]" [Simon, 1982, p. 55]

Georges, comme Sabine d'ailleurs, n'est pas un véritable de Reixach car il n'en porte pas le nom. L'importance du nom et de sa "particule" est confirmée dans l'extrait suivant, qui raconte comment les ancres de Georges se sont battus pour "repêcher" cette particule et ainsi éviter le déclassement :

"[...] de Reixach (qui s'appelait si je comprends bien Reixach tout court puisque, par un surcroît de noblesse, de chic, d'élégance, il avait laissé tomber **cette particule que ses descendants ont été par la suite ramasser et re suspendre devant leur nom** après l'avoir fait astiquer par une armée de domestiques – ou d'ordonnances – en livrées – ou uniformes – Restauration)" [Simon, 1982, p. 79]

### 3.1.2 Zoomorphisme

Cette obsession pour la pureté de la lignée, pour le nom chez les de Reixach, est constamment mise en parallèle avec la pureté de la race recherchée chez certains animaux, et en particulier les chevaux :

“(car elle avait aussi hérité des portraits – au moins de plusieurs – d’une abondante galerie ou plutôt collection d’ancêtres, ou plutôt de géniteurs, « Ou plutôt d’étalons, dit Blum, parce que dans une famille pareille je suppose que c’est comme ça qu’il faut les appeler, non ? Est-ce que l’armée n’a pas par là-bas un centre d’élevage réputé, un haras ? Est-ce que ce n’est pas ce qu’on appelle les Tarbais, avec les diverses variétés... – Bon, bon, dit Georges, va pour étalons, il... –... pur-sang, demi-sang, entiers, hongres... – Bon, dit Georges, mais lui c’est pur-sang, il... », et Blum : « Ça se voit. Tu n’avais pas besoin de me le dire. Croisement tarbo-arabe sans doute.” [Simon, 1982, p. 51]

A ce titre, de Reixach serait un pur-sang, Sabine un demi-sang, et Georges un quart-de-sang, un hybride d’hybride.

De là une dimension assez monstrueuse de la partie “noble” de la famille de Georges, en particulier concernant les femmes :

“[...] les femmes de cette espèce particulière non pas à laquelle appartiennent mais que constituent à l’exclusion de toutes autres les filles de colonels ou de noms à particules : un peu fades, un peu insignifiantes et grêles, conservant tard (même mariées, même après le deuxième ou le troisième enfant) cet air de jeunes filles, avec leurs longs bras délicats et nus, leurs courts gants blancs de pensionnaires, leurs robes de pensionnaires (jusqu’à ce qu’elles se muent brusquement – vers le milieu de la trentaine – en quelque chose d’un peu hommasse, un **peu chevalin (non, pas des juments : des chevaux)** fumant et parlant chasse ou concours hippiques comme des hommes), et le bourdonnement léger des voix suspendu sous les lourds feuillages des marronniers, les voix (féminines ou d’hommes) capables de rester bienséantes, égales et parfaitement futiles tout en articulant les propos les plus raides ou même de corps de garde, **discutant de saillies (bêtes et humains)**, d’argent ou de premières communions avec la même inconsciente, aimable et cavalière aisance, les voix donc se mêlant à l’incessant et confus piétinement des bottes et des hauts talons sur le gravier, stagnant dans l’air, le chatoyant et impalpable poudrolement de poussière dorée suspendu dans le paisible et vert après-midi **aux effluves de fleurs, de crottin et de parfums**[...]” [Simon, 1982, p. 18-19]

Les chevaux se mêlent aux hommes et se confondent avec eux pour former d’inquiétantes chimères, dont Georges redoute de faire partie.

## 3.2 Relations de Georges à ses proches parents

Cette réflexion sur le poids des ancêtres et du milieu noble nous amène à analyser plus en détails les relations que Georges entretient avec ses proches parents, nobles (Sabine, son cousin de Reixach) ou roturiers (son père). Nous allons voir que dans les deux cas une réaction de rejet plus ou moins forte se manifeste.

### 3.2.1 Vis-à-vis de la mère

Georges semble ressentir une certaine aversion, ou tout au moins un agacement envers sa mère, peut-être parce qu’elle n’est que son reflet (altéré). En effet, Sabine comme Georges a des difficultés à se situer par rapport à la branche “pure” de sa famille, elle même n’étant pas une de Reixach (cf. 2.1.2). Bien sûr, c’est d’abord le bavardage de la mère qui agace le fils. Georges en dénonce la futilité, le caractère monomaniacal :

“Se dessinant donc ainsi, à travers l’exaspérant bavardage d’une femme, et sans même que Georges ait eu besoin de les rencontrer, les de Reixach [...]” [Simon, 1982, p. 55]

Ou encore :

“Et par-dessus, en filigrane pour ainsi dire, cet insipide et obsédant bavardage qui, pour Georges, avait fini par être non pas quelque chose d’inséparable de sa mère quoique cependant distinct [...], mais pour ainsi dire sa mère elle-même, [...] ce caquetage volubile et encyclopédique [...]” [Simon, 1982, p. 46]

mais encore qu’elle éprouvait à leur sujet le suppliciant, l’intolérable sentiment d’une frustration personnelle du fait qu’elle était elle-même (mais hélas, par sa mère) une de Reixach : de là, sans doute, l’obstination, la constance ulcérée et plaintive qu’elle mettait à rappeler sans cesse [...] à rappeler sans cesse les indiscutables liens de parenté qui l’unissaient à eux, liens d’ailleurs reconnus, [...] elle était

sans doute aussi la seule à savoir par cœur l'interminable liste des alliances et des mésalliances passées, racontant en détail comment tel lointain ancêtre de de Reixach avait été déchu de ses droits de noblesse pour avoir dérogé aux lois de sa caste en se livrant au commerce, et comment tel autre dont elle montrait le portrait... (car elle avait aussi hérité des portraits – au moins de plusieurs – d'une abondante galerie ou plutôt collection d'ancêtres, ou plutôt de géniteurs, « Ou plutôt d'étalons, dit Blum, parce que dans une famille pareille je suppose que c'est comme ça qu'il faut les appeler, non ? » 46-50 49 : la mère, bavardage constitutif, mépris de la "lignée" mais en même temps envie de s'y rattacher (1 ccl)

175 et 177 : allusion à la lignée, le "pedigree", l'importance de la réputation :

Georges : « Mais... », et Blum : « ... représentant la scène et que tu interprètes à la façon de ta mère c'est-à-dire selon la version la plus flatteuse pour votre amour-propre familial, sans doute en vertu de cette loi qui veut que l'Histoire... », et Georges (à moins que ce ne fût toujours Blum, s'interrompant lui-même, bouffonnant, à moins qu'il (Georges) ne" 175-176

P 85 : tribulation de la lignée :

"s'abattre pour de bon : rien qu'une histoire de cous coupés en somme puisque selon la tradition la version la flatteuse légende familiale c'était pour éviter la guillotine que l'autre l'avait fait avait été contraint de le faire Alors ils auraient dû changer leur blason depuis ce jour-là remplacer" 85

### 3.2.2 Vis à vis du cousin

Le cousin de Reixach représente la partie véritablement noble de la famille de Georges. Par conséquent, la relation que les cousins entretiennent reflète la façon dont tous les "vrais" de Reixach voient Georges. La relation entre les cousins est en fait ambiguë : d'un côté, il ne faut pas montrer trop ouvertement que l'on méprise les "hybrides" comme Georges car une telle attitude ne sied pas aux aristocrates ; d'un autre côté, on ne peut traiter Georges comme un vrai membre de la famille, de la caste. De là découle une politesse toute conventionnelle, de façade :

"peut-être était-il [de Reixach] seulement tout aussi agacé que moi, me sachant gré de mon agacement tandis que nous continuions cette **petite cérémonie mondaine** plantés là dans la boue gelée, faisant cette concession aux usages aux convenances par égard tous deux pour une femme qui malheureusement pour moi était ma mère [...]" [Simon, 1982, p. 10]

Notons le contraste frappant entre le cadre de la scène (un cadre rustique) et sa nature convenue – ce qui en dévoile toute l'inanité. Notons aussi le mépris pour la personne de Georges, qui n'est pas lui-même digne d'intérêt, mais qui l'est par sa mère dont il partage le sang. Malgré des positions équivalentes dans l'arbre généalogique, Georges se retrouve donc bien inférieur à son cousin. Cela est confirmé dans l'extrait suivant :

"il [de Reixach] s'interrompt essayant quelque chose comme un sourire mais sans doute lui était-il impossible, non d'être aimable (il désirait certainement l'être) mais de supprimer cette distance : cela étira seulement un peu sa petite moustache dure poivre et sel, il avait cette peau du visage tannée des gens qui vivent tout le temps au grand air et mate, quelque chose d'arabe en lui, sans doute un résidu d'un que Charles Martel avait oublié de tuer, alors peut-être prétendait-il descendre non seulement de Sa Cousine la Vierge comme ses nobliaux de voisins du Tarn mais encore par-dessus le marché sans doute de Mahomet, il dit Je crois que nous sommes plus ou moins cousins, mais dans son esprit **je suppose qu'en ce qui me concerne le mot devait plutôt signifier quelque chose comme moustique insecte moucheron**, et de nouveau je me sentis rougir de colère comme lorsque j'avais vu cette lettre entre ses mains, reconnu le papier. Je ne répondis pas, il vit sans doute que j'étais en rogne [...]" [Simon, 1982, p. 10]

L'infériorité de Georges par rapport à son cousin est exacerbée lorsqu'ils se retrouvent ensemble à la guerre, dans le mesure où cette infériorité se manifeste dès lors par une différence explicite de grade. De Reixach se permet de faire certains "traitements de faveur" à son cousin "pour sa mère" et non par sollicitude directe, ce qui est assez offensant :

“et ensuite il [de Reixach] rentrait tout seul à l'écurie, moi marchant à côté prêt à l'attraper par une oreille, après quoi je n'avais plus qu'à passer un chiffon sur les aciers et de temps en temps un petit coup de toile émeri quand ils étaient vraiment trop rouillés, mais de toute façon ça ne changeait pas grand-chose parce que **sur ce point-là ma réputation était faite depuis longtemps et ils avaient renoncé à m'embêter et je suppose d'ailleurs qu'en ce qui le concerne il s'en fichait pas mal et que faire semblant de ne pas me voir quand il passait l'inspection du peloton était une politesse faite à ma mère sans trop d'effort**, à moins que l'astiquage ne fit aussi partie pour lui de ces choses inutiles et irremplaçables, de ces réflexes et traditions ancestralement conservés comme qui dirait dans la Saumur et fortifiés par la suite [...]” [Simon, 1982, p. 11]

Ici, ce n'est donc pas tant Georges qui rejette de Reixach comme il rejette sa mère ; c'est bien davantage de Reixach qui le méprise, le voyant comme un quart-de-sang qui n'est digne de considération qu'à cause de sa mère. Cette importance de la mère recoupe une idée développée par [Mougin, 2011] sur la différence entre la mère et le père quant à la transmission du patrimoine culturel :

“la famille peut estimer qu'une part de l'héritage est sauve dans la mesure où la mère, vouée par tradition à l'éducation des enfants, assure la transmission de la culture, des usages et des manières.”

Peut-être est-ce là la seule raison pour laquelle de Reixach témoigne pour son cousin une forme – même minime – de considération.

### 3.2.3 Vis à vis du père

Si Georges a des difficultés dans les relations qu'il entretient avec la partie noble de sa famille, cela ne veut absolument pas dire qu'ils se tourne vers son père. En fait, Georges manifeste un dédain encore plus fort pour son père que pour sa mère, peut-être parce que c'est à cause de son père qu'il se retrouve rejeté par sa famille maternelle.

Georges parle ainsi de “tare héréditaire” lorsqu'il évoque l'influence des livres sur son langage (et par là l'influence du père). Il évoque aussi la pression exercée par son père, qui aurait voulu une reproduction sociale de son propre parcours :

“Et Blum : « Mais tu parles comme un livre!... » Et Georges relevant la tête, le regardant un moment, perplexe, interdit, et à la fin haussant les épaules disant : « C'est vrai. Excuse-moi. Une habitude, une tare héréditaire. Mon père a absolument tenu à ce que je me fasse recaler à Normale. Il tenait absolument à ce que je profite au moins un peu de cette merveilleuse culture que des siècles de pensée nous ont léguée. Il voulait à toute force que son enfant jouisse des incomparables privilèges de la civilisation occidentale. Étant le fils de paysans analphabètes, il est tellement fier d'avoir pu apprendre à lire qu'il est intimement persuadé qu'il n'y a pas de problème, et en particulier celui du bonheur de l'humanité, qui ne puisse être résolu par la lecture des bons auteurs.” [Simon, 1982, p. 209-211]

On remarque en particulier l'usage étendu de l'antiphrase dans ce passage, qui témoigne du dépit de Georges et du mépris pour son père. Georges fustige les livres, qu'il considère – et c'est un point de vue assez aristocrate – comme un “savoir par procuration”, un savoir superficiel et déconnecté. Il raille ainsi régulièrement son père sur ses opinions philosophiques, sur le pouvoir supposé des mots comparés aux actions, et rencontre de grandes difficultés à communiquer avec lui :

“Comme quoi somme toute les mots servent tout de même à quelque chose, de sorte que dans son kiosque il peut sans doute se persuader qu'à force de les combiner de toutes les façons possibles on peut tout de même quelquefois arriver avec un peu de chance à tomber juste. Il faudra que je le lui dise. Ça lui fera plaisir. Je lui dirai que j'avais déjà lu en latin ce qui m'est arrivé [...]” [Simon, 1982, p. 94]

On sent dans ce passage la raillerie vis-à-vis d'un père qui ne répond pas aux attentes. L'incompréhension mutuelle tourne quelquefois au dialogue de sourds :

“collines s'enténébrant, et disant : « Qu'est-ce que tu as ? » et lui : « Rien je n'ai rien Je n'ai surtout pas envie d'aligner encore des mots et des mots et encore des mots Est-ce qu'à la fin tu n'en as pas assez toi aussi ? » et son père : « De quoi ? » et lui : « Des discours D'enfiler des... », puis se taisant, se rappelant qu'il partait le lendemain [...]” [Simon, 1982, p. 34]

Ou encore ici :



“[...]devant le visage obscur et triste de son père, et tous les deux face à face, ne trouvant rien à se dire, **tous deux murés dans cette pathétique incompréhension, cette impossibilité de communiquer** qui s'était établie entre eux et qu'il (son père) venait d'essayer encore une fois de briser, Georges entendant sa bouche qui continuait (n'avait sans doute pas arrêté) de parler, sa voix lui parvenir, disant :) « ... à quoi j'ai répondu par retour que si le contenu des milliers de bouquins de cette irremplaçable bibliothèque [...] » [Simon, 1982, p. 209-211]

Et parois même, la raillerie se mêle à une franche animosité, et à un franc dégoût pour le pauvre père, démunni :

“pensant (Georges) : « Alors il peut sans doute recommencer à y croire, à les aligner, les ordonner élégamment les uns après les autres, insignifiants, sonores et creux, dans d'élégantes phrases insignifiantes, sonores, bienséantes et infiniment rassurantes, aussi lisses, aussi polies, aussi glacées et aussi peu solides que la surface miroitante de l'eau recouvrant, cachant pudiquement... » Mais Georges n'allait même plus jusqu'au kiosque à présent, **se contentant de le défier, de l'épier sans même le regarder** (car il n'en avait pas besoin, il n'avait pas besoin de se servir de ses yeux pour cela, pouvant voir sans avoir besoin que l'image s'en imprime sur sa rétine la masse du corps à présent de plus en plus envahie par la graisse, monstrueuse, de plus en plus accablée par son propre poids, le visage aux traits de plus en plus affaiblis par l'effet de quelque chose qui n'était pas seulement la graisse et qui prenait peu à peu possession de lui, l'envahissait, l'emprisonnait, le murait dans une sorte de muette solitude, d'orgueilleuse et pesante tristesse) [...] » [Simon, 1982, p. 219-220]

### 3.2.4 Positionnement final du fils

On a pu constater que Georges ne pouvait se retrouver pleinement dans aucun des deux modèles parentaux. Comment choisit-il de résoudre, une fois la guerre finie, la crise d'identité sociale qui le traverse ? Le choix le plus significatif est sans doute celui de l'activité professionnelle : Georges choisit en effet de rester dans la propriété familiale et de l'entretenir :

“la scène se déroulant ainsi : Georges déclarant qu'il avait *décidé de s'occuper des terres*[...]” [Simon, 1982, p. 219]

Ce choix d'œuvrer à la préservation du patrimoine économique et culturel de la famille (celle de sa mère essentiellement – la branche d'où viennent les terres) range Georges dans le camp des aristocrates, en témoigne la réaction de sa mère :

“soutenu (quoiqu'il fit semblant de ne pas l'entendre, quoique affectant de leur parler à tous deux également, et tourné cependant ostensiblement vers elle seule et se détournant ostensiblement de son père, et cependant s'adressant à lui, et ne tenant ostensiblement aucun compte d'elle ou de ce qu'elle pouvait dire), soutenu, donc, par la bruyante, obscène et utérine approbation de Sabine” [Simon, 1982, p. 219-220]

Cela dit, il convient de noter que Georges, malgré son choix, fait tout pour renier l'enthousiasme de Sabine qu'il juge mal placé, comme un dernier acte de rébellion pour montrer qu'en quelque sorte, le cœur n'y est pas.

Le père quant à lui, est tout à fait dépité, “brisé”. Georges décide en effet de se consacrer à une occupation somme toute très rustique, en écho peut-être à l'activité de son grand-père (paternel). C'est une trahison pour son père qui voulait faire de lui un universitaire, un normalien (cf. 3.2.3). Néanmoins, toujours fidèle à son principe de réserve, le père ne manifeste pas explicitement son désarroi ; de plus Georges se détourne physiquement de lui :

“et pas plus, c'est-à-dire pas un mot, pas une observation, pas un regret, la pesante montagne de chair toujours immobile, silencieuse, la lourde et pathétique masse d'organes distendus et usés à l'intérieur de laquelle ou plutôt sous laquelle se tenait quelque chose qui était comme une partie de Georges, au point que malgré sa totale immobilité, malgré sa totale absence de réaction apparente Georges perçut parfaitement et plus fort que l'assourdissant caquetage de Sabine comme une sorte de craquement, comme le bruit imperceptible de quelque organe secret et délicat en train de se briser, et rien de plus après cela, rien d'autre, sinon cette carapace de silence [...]” [Simon, 1982, p. 219-221]

On remarque que dans cette scène cruciale de l'épilogue, Georges occupe une position qui reste ambiguë : il se place dans son choix du côté de sa mère mais refuse de l'écouter ; il se détourne de son père mais reste attentif à sa réaction.

L'ambiguïté demeure même longtemps après la conversion de Georges, comme le prouve le passage suivant :

“et elle : Vous êtes tout hâlé par le soleil, et lui : La mer ? Pourquoi... Oh ! Non je m’occupe des terres vous savez Je suis toute la journée sur le tract..., puis sa propre main lui apparaissant, entrant dans son champ de vision, c’est-à-dire comme s’il l’avait plongée dans l’eau, la regardant s’avancer, s’éloigner de lui, avec une sorte d’étonnement, de stupeur (comme si elle se séparait de lui, se détachait du bras, par l’effet de cette légère déviation du rayon visuel quand il traverse la surface d’un liquide) : **la main maigre, brune, aux doigts longs et fins, dont il n’avait pas réussi, en huit ans, malgré les manches de fourches, de pelles, de pioches, la terre, le cambouis, à faire une main de paysan et qui restait désespérément déliée**, faisant dire amoureusement et orgueilleusement à Sabine qu’il avait une main de pianiste, qu’il aurait dû faire de la musique [...] tandis qu’il regardait toujours, comme fasciné, **sa propre main devenue maintenant pour ainsi dire étrangère à lui même** [...]” [Simon, 1982, p. 223]

Malgré son choix qui aurait dû décider de son alignement social, Georges reste une chimère sociale : sa main ne s’est pas adaptée au métier manuel qu’il a choisi d’entreprendre – comme si son sang de noble se révoltait contre lui.

Néanmoins, Georges semble avoir acquis un certain nombre d’habitus propres à la classe des exploitants agricoles, en premier lieu l’habillement et la rusticité :

“lorsque Georges venait s’asseoir à table dans sa salopette souillée, avec ses mains non pas souillées mais pour ainsi dire incrustées de terre et de cambouis au soir des lentes et vides journées tout au long desquelles il conduisait le tracteur [...]” [Simon, 1982, p. 219-221]

Mais aussi les loisirs et les habitudes alimentaires :

“Car il jouait maintenant, retrouvait le soir, dans l’arrière-salle d’un bar situé près du marché aux bestiaux (s’y rendant comme il était, comme il avait dîné à la table de son père, c’est-à-dire en salopette et ses mains indécrassables, imprégnées de terre et de cambouis mêlés), trois ou quatre types aux identiques visages inexpressifs, aux identiques gestes brefs, économes, et qui jouaient gros, vidaient (avec les mêmes gestes qu’ils avaient pour jouer [...])” [Simon, 1982, p. 221]

Georges choisit donc une voie qui le range du côté des biens familiaux et des principes de sa mère, tout en exerçant une activité manuelle qui le rapproche de son grand-père paternel, un simple paysan analphabète. Ce choix est à rebours du choix que fit Claude Simon au regard de sa propre vie [Laurichesse, 2011] :

“Que Claude Simon se soit construit sur un rejet violent de cette société provinciale dans laquelle il avait grandi est assez évident pour qu’il ne soit pas nécessaire d’y insister.”

## Conclusion

En somme, *La Route des Flandres* nous présente des personnages aux profils sociaux complexes et contrastés, dont les unions (officielles, non-officielles) paraissent souvent étranges, malvenues.

Les causes et les moteurs de ces mésalliances, qu’ils soient de nature économique, conventionnelle, ou psychologiques, ne sont que rarement expliqués, le style de Claude Simon étant particulièrement fragmentaire.

Malgré cela, force est de constater que l’auteur, lui-même fils d’une mère aristocrate et d’un père militaire fils de paysans a mis beaucoup de sa propre vie dans le personnage de Georges et a façon très caustique de raconter le monde de la noblesse. Il est néanmoins intéressant de voir que leur deux destins – celui du protagoniste et de son créateur – finissent par diverger totalement à la fin du roman.

## Références

- [Bonnafeous, 2003] Simone BONNAFOUS. Femme politique : une question de genre ? *Réseaux*, 120 :119–145, 2003.
- [Bourdieu, 1986] Pierre BOURDIEU. *Sociologie générale, vol. 2 : Cours au Collège de France*. Seuil, 1983-1986.
- [Brunelle, 1995] Gayle K. BRUNELLE. Dangerous liaisons : Mésalliance and early modern french noblewomen. *French Historical Studies*, 19(1) :75–103, 1995.

- [d'Ormesson, 1963] Jean D'ORMESSON. Arrivisme, snobisme, dandysme. *Revue de Métaphysique et de Morale*, 68(4) :443-459, 1963.
- [Kellerhals *et al.*, 1985] Jean KELLERHALS, Noëlle LANGUIN, Jean-François PERRIN, et Geneviève WIRTH. Statut social, projet familial et divorce : une analyse longitudinale des ruptures d'union dans une promotion de mariages. *Population*, 40e année, 6 :811-825, 1985.
- [Laurichesse, 2011] Jean-Yves LAURICHESSE. L'héritage provincial de Claude Simon. *Claude Simon : situations*, pages 27-39, 2011.
- [Maingueneau, ] Dominique MAINGUENEAU. L'éthos, de la rhétorique à l'analyse du discours. Version raccourcie et légèrement modifiée de "Problèmes d'éthos", *Pratiques* 113-114, juin 2002.
- [Mougin, 2011] Pascal MOUGIN. La mésalliance parentale. *Claude Simon : situations*, pages 41-52, 2011.
- [Simon, 1982] Claude SIMON. *La Route des Flandres*. 1982.

## Annexes

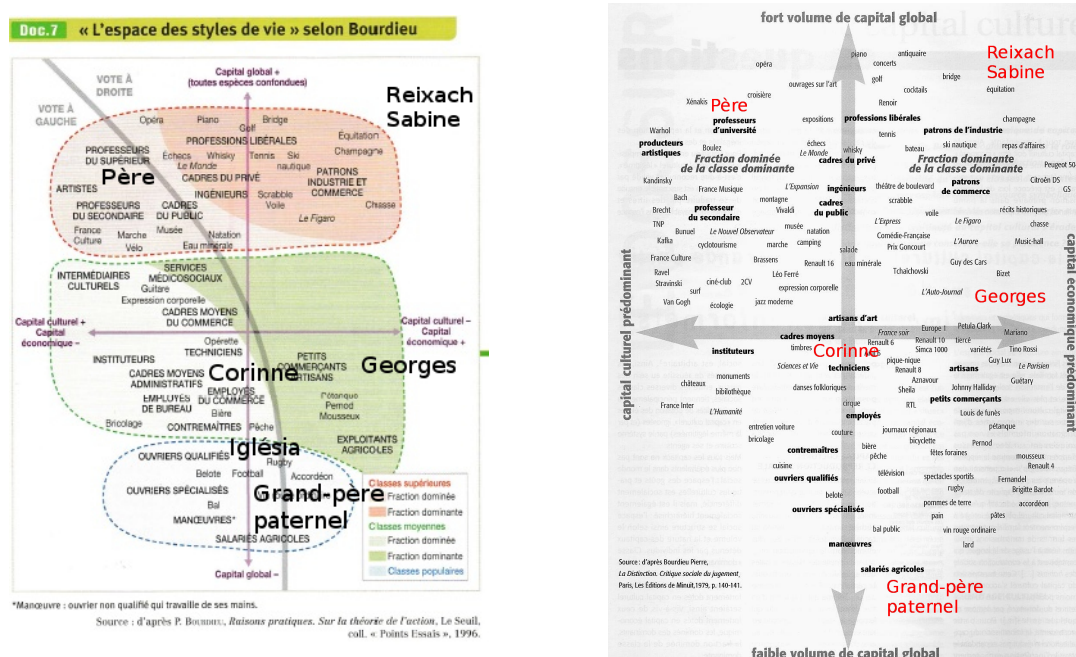


FIGURE 1 – Placement des différents couples de *La Route des Flandres* dans l'« espace social » bourdieusien